

Notes

La confusion la plus nette

Éric Marty
La Fille

}

Paris, Éd. du Seuil,
2015, 304 p.

On lit certains romans de manière un peu somnambulique, avec le sentiment d'être tiré en avant dans l'histoire comme dans un rêve trouble, happé par ce qui se dérobe, et qu'au réveil on voudrait retrouver intact. On se dit qu'il en a été peut-être ainsi pour celui qui a écrit le livre, cherchant à mesure qu'il raconte l'éclaircissement le plus net d'une confusion qui ne se résout pas, mais donne sa charge au drame qui en devient l'allégorie indécidable.

Pourquoi raconte-t-on des histoires? Cette question reste enveloppée dans le récit qui cherche à y répondre. La réussite d'un roman tient souvent à ce rapport mystérieux entre la matière du récit, son dense réseau de fantasmes, et le tour sinueux de la narration. Entre une série d'événements dont les liens de cause à effet restent douteux et la tentative pour les ordonner logiquement. Tout grand roman est ainsi le résultat paradoxal de ce conflit entre ordre et désordre, entre la clarté d'une élucidation et la confusion de la vie.

La Fille, le dernier roman d'Éric Marty, impose d'emblée à son lecteur le sentiment rare de s'embarquer dans une histoire dont il devra suivre tous les méandres. Tout tient dans la fausse simplicité du titre: «*la fille*», dont la mise en italique souligne le premier principe de confusion. Voici le début du roman: «Dans le village de Landon, à l'extrême nord de la France, celui qu'on appelait *la fille* était déjà depuis longtemps la proie de nombreux hommes. Il était la proie. Un joli gibier.» Le coup de force initial vient de ce télescopage des pronoms, du trouble étrange qui fait d'un «il» un «elle», de cette torsion de la grammaire. Et le lecteur restera malmené par cette façon, innocente et rouée, de changer dans la même phrase de genre pour désigner «Claudie», ce garçon-fille, support ambigu d'une métamorphose perpétuelle. Jamais cette dualité ne se résorbera, jamais le lecteur ne s'habituerait au doute qui le pousse à relire la phrase pour se convaincre qu'il en a bien compris le *sujet*.

Cette confusion première informe l'ensemble du récit, qui fait tout pour la lever, à moins qu'en vérité la narration ne se voue à en



reconduire l'ambiguïté fascinante. Tout le récit participe de cette sorte d'oxymore, où nous devons reconnaître les plus violents de nos désirs. Commençons par le village : sa géographie précise ne dissipe pas l'irréalité du lieu. Nous sommes bien dans le Nord, dans un paysage familier de roman naturaliste, avec ses figures grotesques et ses chiens errants. Les noms des rues sont chargés d'un symbolisme discret mais insistant : on y suit la rue aux Clous, mais aussi la ruelle aux Serpents ou l'allée des Noyers, que l'on entend aussi comme l'allée des Noyés. Dans cet univers carcéral où les orages ont des allures d'apocalypse, le jeune héros – qui est aussi le narrateur en première personne du récit – se promène avec une étrange liberté.

La netteté du cadre sert donc un paradoxal flottement des références. Il en va de même pour les coordonnées temporelles de l'histoire, dont on ne peut dire exactement quand elle se passe. La famille du héros a une télévision, mais son école évoque plutôt les années 1930 ; quand le narrateur rapporte la confession de Monsieur Schwul, il ne sait dire quelle guerre en a été le cadre. Car ce principe de confusion s'étend à tous les éléments de l'histoire, malgré l'effort de son narrateur pour en garder la ligne claire. C'est ainsi, structurellement, le dédoublement temporel de la narration qui se construit sur un long retour en arrière. La première partie intitulée « Claudie » suit l'errance du héros protégeant Claudie de l'emprise des frères Palacio, depuis la scène où il cache dans le lavoir la jeune proie, jusqu'au strip-tease de Claudie dans l'auberge. Alors que le drame touche au moment attendu d'une révélation dans la mise à nu de l'héroïne, le récit repart dans le passé, vers la première rencontre des enfants, dans le souvenir de leur « idylle ». Toute la deuxième partie relate ainsi ce qui s'est passé dix ans auparavant, en décalant le centre de gravité vers l'étonnant Monsieur Schwul, instituteur remplaçant, nouveau maître en confusion.

Monsieur Schwul est, avec Claudie, la deuxième réussite dramatique du roman d'Éric Marty. Sa figure énigmatique, inquiétante et répulsive, fait de lui un égal du Monsieur Ouine de Bernanos. Son nom imprononçable, sa voix sifflante, son goût pédant pour les mots rares et les formules trop littéraires, son passé équivoque l'installent dans une ambiguïté irréductible. L'attraction qu'il exerce sur le jeune héros est un nouveau ressort du trouble qui interdit de dire s'il représente une figure du Mal ou s'il est la victime innocente des préjugés villageois. Son martyr final ne dissipera pas notre incertitude. Fallait-il le punir des sévices qu'il aurait infligés à Claudie ? Ou est-ce l'enfant qui a, avec perversité, accusé à tort l'instituteur que son étrangeté prédispose au rôle de bouc émissaire ? La chute tragique de Monsieur Schwul précipite la ruine du village, avec la condamnation du père de Claudie, le départ de la famille du héros qui se retrouve seul logé chez Madame Khalifa. Car, après ce long flash-back, le récit revient au fil temporel initial, à la fuite des deux héros, après l'hallucinant strip-tease de Claudie, au dénouement dont on taira l'issue.



Décrire ainsi la structure de *La Fille*, ce n'est pas rendre justice à la tension dramatique qui porte le récit à d'incessantes digressions. Dans ces excursions, le récitant semble s'absenter. Les chapitres, assez courts, savent ainsi faire la place à des rêveries puissantes, selon ce que l'on pourrait appeler un *principe de perméabilité*. J'en prendrai trois exemples. Dans la deuxième partie, un chapitre s'intitule curieusement : « L'odeur de l'eau ». Le narrateur prend le temps de décrire le « combat des odeurs » dans le foyer familial. Après avoir évoqué sa mère, dont la caractéristique principale est de « flotter », il passe à l'analyse du pouvoir – diffus, informe, persuasif – qu'a l'odeur de l'eau (de l'eau où les pâtes ont bouilli) de s'insinuer partout. On peut lire dans cette digression une figure de l'impossibilité à stabiliser des identités. Quelque chose circule, malgré tout, une odeur désagréable bien sûr, un principe de contamination, qui gagne le lecteur, distrait à son tour, cherchant à humer l'odeur entêtante de l'eau des pâtes...

La voix de Monsieur Schwul participe du même principe de perméabilité. Elle se détache du corps qui la porte. Quand le narrateur rapporte les paroles précieuses de Schwul, ces discours si peu faits pour des enfants, il insiste sur le fait qu'il entend ces mots comme s'ils étaient les siens. Ses phrases prennent un tour hallucinatoire qui renforce la puissance de mystification qu'exerce le maître. Plus généralement, ce sont tous les lieux du corps qui sont soumis à un principe de diffraction. Le narrateur tente plusieurs fois de décrire les yeux de Claudie et de Schwul. Mais la minutie la plus grande pour cerner les couleurs, les différences entre l'iris et le fond de l'œil, échoue à pouvoir circonscrire une qualité labile et insaisissable.

Le corps de Claudie représenterait alors le rêve d'une totalité. Cette unicité fantasmée le rend encore plus désirable. Vers la fin du roman, le narrateur note que ce qui l'attire dans « la fille », c'est cette conscience que Claudie a d'être *un* corps, de l'incarner pour ces autres. Elle devient ainsi une pure image, qu'il faut voir au risque de s'aveugler. La scène de strip-tease joue donc un rôle crucial dans l'économie du roman. Écrite à partir de clichés romanesques et cinématographiques, cette scène est savamment étirée dans le temps de la dénudation. La preuve qu'elle devait apporter reste suspendue, car il est de la nature du fantasme de ne pouvoir se soutenir d'aucun objet réel.

Pourquoi raconte-t-on une histoire ? On pourrait croire que c'est pour rendre enfin passé ce qui est arrivé. Ou pour rendre réel le rêve qui nous a visité dans la nuit. *Une fille* semble parfois obéir à une telle logique : son héros raconte pour ordonner la suite des causes et des effets, pour confesser son rôle, pour justifier son rôle ambigu de protecteur de Claudie. Mais on sent qu'il a bien du mal à garder le cap d'une narration rétrospective et qu'il repasse souvent au présent de narration comme si ce qu'il revivait arrivait de nouveau. La distance temporelle se fissure, tant la puissance fantasmatique du vécu ressurgit. L'aveuglement du présent est le plus fort. Malgré les effets d'annonce qui nous font entrevoir la catastrophe, le récit retombe sous

la fascination de son objet, dans un intervalle qui n'a rien de l'exercice d'un contrôle rétrospectif.

Car, pour dire avec la plus grande netteté la confusion du désir, la part indécidable de ce qui revient à l'âme, au corps ou à la *psyché* (pour utiliser un des mots énigmatiques de Monsieur Schwul), il faudrait un langage qui ne soit pas soumis au principe de perméabilité qui mine et dynamise tout le roman. La réussite d'Eric Marty ne tient pas qu'au scénario et à la construction dramatique, aux personnages si fascinants qui s'en détachent. Elle se loge aussi dans une sorte d'incrédulité face au pouvoir des mots. Parlant de Claudie, le narrateur évoque sa «garde-robe» ambiguë où les habits de garçon se métamorphosent en attributs féminins. Il ajoute :

Je n'ai jamais compris le sens du mot «garde-robe». Je ne le comprends pas davantage aujourd'hui, comme tant d'autres mots composés qui demeurent des énigmes. Mais Claudie me laisse entrevoir un sens possible à cette expression, car son corps est réellement une *garde-robe* (p. 157).

Émule de Monsieur Schwul, le narrateur connaît aussi la perversité des mots. Mais la finesse de son vocabulaire, la netteté qu'il en attend se heurtent toujours à l'écart étrange qu'il y a entre les mots et les corps. Suffit-il de nommer «fille» un garçon pour qu'il le devienne ? Et ce nom – propre ou commun – que tous ont adopté et dont ils espèrent la confirmation, est-il le vrai ? Un intervalle subsiste et relance le récit. C'est le désir de combler ce hiatus qui nourrit le fantasme que les corps deviennent la réalité des mots, que Claudie soit absolument «la» fille. La loi perverse du désir régit donc ce roman, qui se déroule comme un rêve, dont nous cherchons à ralentir le cours, mais qui nous entraîne vers le cœur des ténèbres. Ce rêve exact, seul un roman peut lui donner sa forme juste. Elle est la preuve de l'incessante confusion des mots et des corps, sans laquelle il n'y aurait pas de littérature.

Dominique RABATÉ



L'apparence d'une fille

PAR HUGO PRADELLE

Mise en scène à la fois d'une histoire d'amour étrange et d'une réflexion sur le désir et la langue, le roman d'Éric Marty élève le trouble au rang d'une esthétique.

ÉRIC MARTY

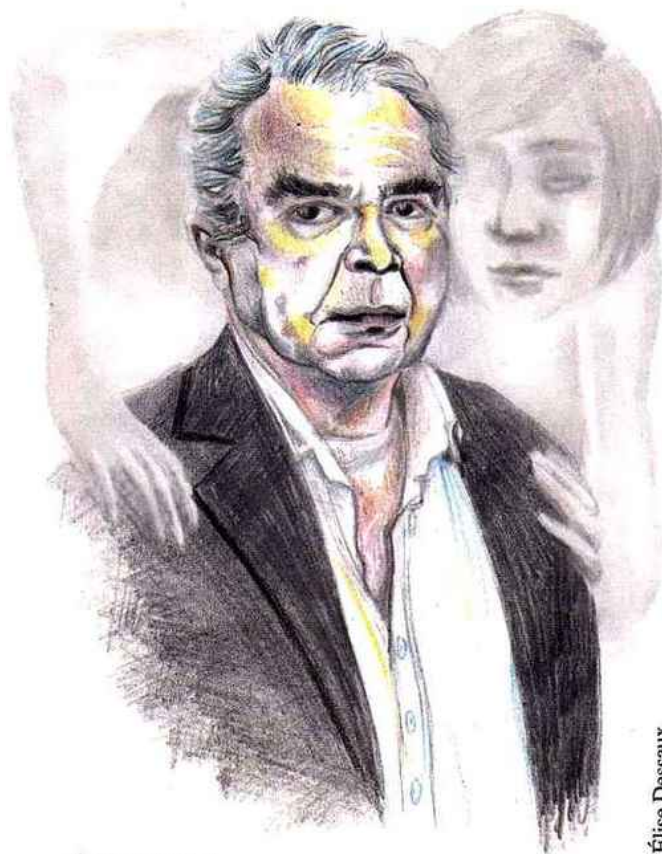
LA FILLE

Seuil, 304 p., 19 €

« **O**n appelle Claudie la fille. On l'appelle ainsi dès ce moment-là. Depuis toujours ? Peut-être pas. Mais, étrangement, à peine ai-je découvert son visage, à la seconde où je le vois assis, tout seul, sur un petit rebord de pierre, je sais qu'on l'appelle la fille. Le nom flotte sans doute dans l'air depuis longtemps mais je n'ai pas encore mis quelqu'un dessus. Il rôde autour de moi comme un papillon qu'on entrevoit sans le percevoir alors qu'il se déplace pourtant dans le champ physique de notre regard. Ainsi sont les mots de la langue. / La Fille. Je sais tout de suite que c'est lui. » Ainsi se joue la rencontre entre le narrateur, alors qu'il est enfant, dans la cour de l'école communale, et Claudie, un être qui, immédiatement, apparaît comme insaisissable, prisonnier d'une identité que les autres, leur regard, lui imposent. Claudie n'est pas vraiment, il est saisi, enfermé, dans la perception d'autrui. C'est un personnage paradoxal qui n'est que ce que l'on dit de lui, mais qui l'épouse avec évidence, comme s'il n'y avait plus de cause ni de conséquence à ce qu'il est, comme s'il n'était qu'une pure

extériorité sur laquelle se plaquent la pensée, le désir, le fantasme de l'autre. Il est différent, à part, à distance. On le reconnaît.

Le roman d'Éric Marty tourne tout entier autour de cette rencontre, de la mutuelle reconnaissance et de la passion presque indescriptible qui unissent d'emblée les deux êtres, de ce qui leur pèse, de leurs secrets, de la parole et des gestes qu'ils échangent, de la protection qu'ils s'offrent l'un à l'autre dans une sorte d'équilibre qui ne peut que se briser. Le cœur du roman – impossible de le résumer : il ne se passe pas grand-chose, tout s'y lie en permanence, le livre semble à la fois très simple, très lisible, et opaque, étrange – s'articule donc autour de cette relation, et de l'implication bizarre de leur instituteur, M. Schwul, lui-même au centre d'un drame effrayant. Encadrant cet épisode de l'enfance, deux scènes, alors que les protagonistes ont vieilli, révèlent l'ambiguïté de leurs liens, la violence qui surgit de la communauté de ce village du Nord où l'action se laisse en suspens la question centrale de son texte, semblant célébrer l'inconfort d'une telle indécision. Jusqu'à la fin, on ne sait pas, on ne peut pas savoir. *La Fille* est un roman où tout glisse, se chevauche, se reprend. Son principe relève d'une impossibilité, d'un empêchement. Il n'est qu'un trouble gigantesque qui contamine tout.



ÉRIC MARTY

© Élise Dessaux

déroule. Tout le roman, sa progression mystérieuse, presque envoûtante, définit un rapport à l'existence déréalisé, artificiel, ambivalent. Le narrateur le résume avec une netteté frappante lorsqu'il confie : « *Claudie avait l'apparence d'une fille, mais seulement l'apparence, voilà tout. [...] Claudie avait la beauté d'une apparence, voilà ce que je dis* ».

C'est un être « *propice à la confusion* », on lui attribue une identité innommable, hybride, comme seconde. Et le livre est porté par l'entremêlement du genre, figurant son instabilité, l'impossibilité de circonscrire les êtres dans ce que la norme leur dicte. Marty réussit un tour

UN RAPPORT À L'EXISTENCE de force littéraire en employant **DÉRÉALISÉ, ARTIFICIEL,** un procédé extrêmement simple, **AMBIVALENT** modulé avec une grande aisance : il

passse en permanence du « il » au « elle » pour désigner, dans la parole d'un narrateur qui en prend la responsabilité, Claudie, et faire flotter sur son personnage une indécision que rien ne dissipe. Car, dans ce roman, il ne faut s'attendre à aucune solution. Marty ne cède pas à la facilité de la conclusion, du choix ; il

Car Marty n'écrit pas sur le sexe, ou pas seulement. Le trouble que suscite la lecture du roman, l'abîme dans lequel il plongera tout lecteur attentif, le malaise intérieur qu'il introduira jusque dans le corps de ce lecteur, tout cela ne concerne pas seulement la question sexuelle, mais la déborde absolument, jusqu'à bouleverser l'ordre même du langage, de ce qui dit le réel, lui donne un cadre. C'est une force incontestable que de parvenir à faire passer ce sentiment troublé, cette nature indécise des choses et de la parole qui les contient, dans un roman qui se construit sur l'impossibilité de sa délimitation. Éric Marty a écrit un livre sur l'impossibilité de coller aux choses, de trouver les mots pour nommer, pour être dans le langage, dans la vie.

Certes, *La Fille* est un roman qui décrit la misère d'exister, la prédation, la domination, la pulsion qui ne se retient pas, l'horreur des rapports entre les individus, la violence qui les hante ; mais il dévoile quelque chose de la beauté du désir, de sa puissance, de la projection qui le conduit. On n'a pas accès à ce désir-là, il ne se désigne pas ; on ne peut le figer dans l'immobilité d'un être, de ce qu'on choisit de lui, de ce qu'on lui impose. Et on ne peut que le détruire. Marty fait s'unir, par-delà toute morale, le caractère indéchiffrable de la sexualité et le vacillement du langage. C'est dans la langue même, dans sa recherche incertaine, dans son mouvement, qu'il trouve le moyen de réfléchir les glissements permanents qui défont le réel, le redimensionnent.

On regarde Claudie, on l'assigne, on le nomme. Et la littérature – qui n'est pas là pour rassurer ou simplement nommer les choses – n'est-elle pas tout entière logée dans ce mouvement même, dans le rapport incertain qu'elle entretient avec ce que l'on sait et à quoi on a attribué une place ? N'est-elle pas ce mouvement, ces glissements, qui affirment le désordre, le tâtonnement du sensible, la complexité du regard ? Marty opère un immense dérèglement qui a parfois quelque chose d'insupportable. On est troublé au plus haut point, on ne sait plus, on essaie de dire, on s'égare, on oublie l'empire du sens, et c'en est renversant. **Q**



MOTS CROISÉS

Troublante chasse à "la fille" dans un pays imaginaire

Du plus fidèle disciple de Roland Barthes, on attendait plutôt une contribution aux commémorations éditoriales du centième anniversaire de la naissance du sémiologue. Mais c'est un roman que livre l'universitaire Eric Marty, sans rapport avec Barthes, sinon un même plaisir du texte, une écriture d'orfèvre. Les stylistes ne sont pas si nombreux chez les littérateurs d'aujourd'hui.

La fille séduit aussi par son sujet et son art de l'ambivalence. Dans un village imaginaire coupé du monde à une époque imprécise, un garçon devenu fille attise une curiosité malsaine, des désirs secrets, une violence sourde qui se transforme en chasse. L'innocente ambiguïté de Claudie, ses longs cheveux soyeux, sa voix en dentelles, le naturel de sa transformation, le mystère de son sexe, troublent autant un petit camarade d'enfance devenant son protecteur que le vieil instituteur baveux qui prodigue de suspectes leçons par-

ticulières. Mais les apparences sont parfois trompeuses dans ce vénérable roman légèrement fantas-

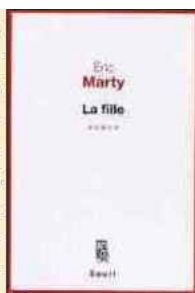
tique, mené de main de maître jusqu'au suspense final. Un conte cruel et tendre, poétique et charnel, peuplé d'une humanité étrange, inquiétante et attachante.

Eric Marty saisit les émois de l'âme et les mouvements de la nature, un rayon de soleil qui s'évanouit sur le sol de la sacristie où les garçons jouent à se travestir. *La fille* constitue une plongée dans le monde de l'enfance entre émerveillement et cauchemar. Mais la vie oblige parfois à grandir très vite.

La fille est une des meilleures surprises de ce début d'année littéraire.

JEAN-MARIE GAVALDA
jmgavalda@midilibre.com

► *La fille* (Seuil), 19 €.



lire

ANGEL PARRA PATRICK RÔDEL BERTRAND BELIN HÉLÈNE LENOIR DOLORES REDONDO

**Patricia MacDonald dédicace en Gironde**

L'Américaine est l'une des reines du polar. Elle publie « Personne ne le croira » (Albin Michel) et en parlera le mercredi 25 mars, à 17 h, à la librairie Mollat à Bordeaux, et lors d'une conférence, à 20 h, au Carré, à Saint-Médard-en-Jalles (invitation gratuite à retirer à l'Espace culturel Leclerc ou à la médiathèque).

Éric Reinhardt, un prix et une version audio

L'écrivain s'est vu décerner cette semaine le prix du roman des étudiants France Culture-« Télérama » pour « L'Amour et les Forêts », qui avait déjà obtenu le prix Renaudot des lycéens et le prix roman France Télévisions. Son éditeur, Gallimard, en publie le 26 mars une version audio dans sa collection « Écoutez lire ».

Levy, Ormesson, Musso, tiercé gagnant

Marc Levy (25,1 %), auteur français le plus lu dans le monde, Jean d'Ormesson (24,2 %) et Guillaume Musso (20,3 %) sont les écrivains préférés des Français, qui placent les Nobel Jean-Marie Le Clézio et Patrick Modiano aux dix-huitième et vingtième places, selon un sondage publié par « Le Figaro littéraire ».

Le silence de l'agneau

Éric Marty. L'éditeur des œuvres complètes de Barthes publie « La Fille ». Un grand roman de l'ambiguïté. Celle des sexes, des actes et des âmes

JEAN-MARIE PLANES

« Dans le village de Landon, à l'extrême nord de la France... » Peut-être le personnage principal de « La Fille », roman d'Éric Marty, apparaît-il dès l'incipit. Ne cherchez pas Landon sur une carte. C'est un village littéraire. Situé aux frontières (certains noms, M^{me} Wicke, M. Schwul sonnent flamand, sonnent allemand), avec sa ville haute, sa ville basse, l'église qui eut son suisse, le lavoir aux anciens battements, avec sa rue Longue, sa rue aux Clous, sa place des Aires, son allée des Noyers, et même (qui peut s'y aventurer ?) sa ruelle aux Serpents, labyrinthe plein d'angles morts, de coins aveugles » propices aux commérages ou aux baisers, avec son auberge isolée, moitié bistrot, moitié bordel, avec son silence qui pèse, qui étouffe, Landon appartient au XIX^e siècle. À la tradition naturaliste. « La crasse tapisse désormais ma bouche. Elle est devenue en un instant un "goût" dont on veut se débarrasser. Elle est devenue le goût de Landon. Le goût de tous les Landonnais. » Sommes-nous chez Zola ? « Le lundi soir est jour de lune, dit-on dans les chaumières. » Sommes-nous chez Maupassant ?

Minable curée

À Landon, lieu vague, en un temps incertain (il arrive au narrateur de se demander, quand l'instituteur évoque la guerre, s'il parle de 70, de 14 ou de 40), deux écoliers sont amis. Voire plus, puisque ce narrateur dont on sait peu de chose – des parents pâles et fades, une délicieuse et exotique voisine, M^{me} Khalifa – subit, depuis l'enfance, la fascination exercée par Claudie. Ce prénom de fille n'est pas celui de l'état civil. Mais Claudie est-elle une fille, égarée pour sa perte parmi les garçons ? Tout au long du récit, parlant de Claudie, le narrateur-copain use du pronom « il », ou, indifféremment du pronom « elle ». Les longs cheveux blonds, les yeux



Dans les rues, à l'école, Claudie est « la fille ». Mais l'est-elle vraiment ? Une ambiguïté qui faisait aussi le sel du film « Tomboy ». PHOTO DR

« L'écrivain, avec beaucoup de subtilité, et une aimable rouerie, joue sur l'incertitude des villageois, du narrateur, du lecteur »

clairs (Rimbaud parlait du « bleu regard qui ment »), la peau satinée, la voix, la voix surtout, « tout en arabesques, en dentelle, faite de petits brillants », sont féminins. Les mines aussi, les peurs, le mutisme accoutumé, la grâce. Oui, vite, dans les rues, à l'école, Claudie est « la fille ». L'est-elle vraiment ?

L'écrivain, avec beaucoup de subtilité, et une aimable rouerie, joue sur l'incertitude des condisciples, des villageois, du narrateur, du lec-

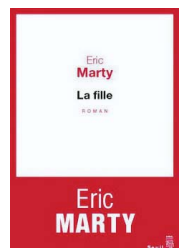
teur : « Tu t'intéresses à moi parce que tu crois, comme les autres, que j'ai une fente en bas du ventre. » Mais non, ça n'est pas cela qui nous intéresse. Ce récit ne saurait être (ou pas simplement) une série de variations émouvantes, effrayantes, sur les genres, leurs ambiguïtés, leur translation. C'est une histoire qui fait peur. Une fiction où s'entrelacent les désirs, les faiblesses et les lâchetés ordinaires, la haine quotidienne. Une histoire de poursuite idiote, de minable curée, d'agneau immolé.

Le joli gibier

Depuis toujours, à Landon, Claudie est « la proie, le joli gibier ». Le fut-elle réellement pour M. Schwul, ce professeur si étrange, mythomane que vénère le narrateur ? Innocent ou coupable, M. Schwul ira rejoindre la troupe des victimes du Mal.

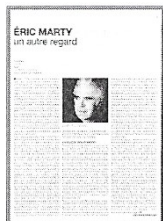
Maupassant ? Tout ce drame s'inscrit dans l'héritage, terrible et glorieux, de Bernanos. Claudie c'est Mouchette, aussi attendrissante, plus perverse. C'est une Mouchette qui serait, comme le narrateur, comme les Landonnais, comme les frères Palacio, ces pitoyables Dalton de l'infamie, au service des forces mauvaises. Celles-là qui œuvrent dans ce monde pour perdre l'enfance, les frais émois du trouble amoureux, les hésitations sur l'identité sexuelle, la confiance dans les vieux maîtres, pour achever les villages à demi morts, leur église, leurs ruelles, leur lavoir.

Abondant en scènes fortes (le strip-tease de Claudie, enlevant les gants de Rita Hayworth, l'assassinat de M. Schwul, le bain de M^{me} Khalifa), « La Fille » ne cesse de surprendre, de déranger. Souvent ce roman éblouit.

À LIRE

★★★★ « La Fille », d'Éric Marty, éd. du Seuil, 298 p., 19 €.

Et aussi, « Les Palmiers sauvages », éd. Confluences, 80 p., 10 €.



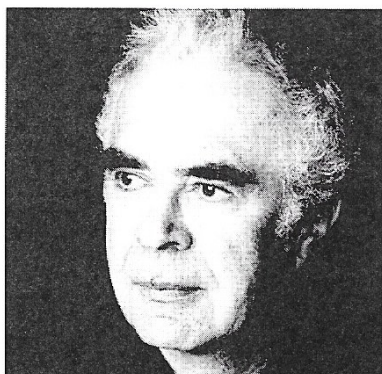
ÉRIC MARTY

un autre regard

Eric Marty
La Fille
Seuil
Les Palmiers sauvages
Confluences/Frac Aquitaine

■ Avec *la Fille*, le lecteur entre immédiatement dans un monde. Un monde qui est là, concret, dans une urgence violente et dense, et la tendresse que seule permet la force des enjeux auxquels sont confrontés les personnages. Deux personnages, en l'occurrence, pour commencer : le narrateur et celui qu'on appelle la Fille, Claudie. La Fille est poursuivie par des habitants d'un village, Landon, et le narrateur la protège, l'emmenant dans un lavoir désaffecté, un ancien bunker datant de la guerre. Dans le silence du lieu où les deux personnages entendent une cannette métallique rouler, heurtée par les poursuivants qui se doutent qu'ils les trouveront là, le narrateur tient la Fille contre lui, attend, la bouche sèche, que les poursuivants abandonnent. Ce qui arrivera, mais cette disparition sera très vite suivie d'une autre, le narrateur s'endormant pour se trouver, au réveil, seul.

Cette scène qui ouvre le roman impose d'emblée le regard du narrateur. S'il ferme les yeux pour s'endormir, ce n'est en réalité que pour les ouvrir devant un monde qui devait rester ignoré, en marge du monde accepté, socialement affiché. Le narrateur procède exactement à l'inverse : le monde qu'il choisit est hanté par la Fille, défini par elle, par sa manière de l'habiter, de se dérober et de s'offrir. Et avec ce regard, tout est différent. Le village change, le narrateur n'y suit plus les itinéraires les plus courts, ne regarde plus les objets et les lieux que tout le monde regarde. La Fille impose au narrateur, qui l'accepte, d'entrer dans ce qui constitue le revers du monde, et aussi bien son évidence : la vie d'un autre parcours, d'un autre regard. L'attachement du narrateur pour la Fille n'est ainsi pas seulement un lien amoureux ou de fascination, c'est aussi et surtout l'acceptation de ce travail souterrain, de ce creusement d'un autre regard qui impose au corps d'autres gestes, à la marche d'autres trajets, aux yeux de voir les rues abandonnées la nuit, le tissu d'une robe qui tombe dans un bar et la Fille danser d'une danse qui devient lente, presque immobile. Immobilité qui est une érotique de la lenteur, mais aussi un miroir : la Fille immobilise la vie



Éric Marty (Ph. E. Marchadour)

des habitants de Landon, pour les renvoyer à une autre réalité, qu'ils ne regarderaient pas sans elle, qui est la leur pourtant.

LOGIQUE DU MONDE INVERSÉ

Pour cette raison, le travail qu'impose la Fille au narrateur est d'abord un travail sur le temps, et sur l'histoire du village et de ses habitants. Le lieu dans lequel elle est réfugiée avec le narrateur au début du livre est significatif de cet entraînement dans une épaisseur temporelle : bunker, lavoir, et lieu abandonné au moment du récit, les corps se trouvent plongés dans une densité qui les happe autant qu'elle leur permet de vivre le présent. Mais c'est, dans la suite du roman, l'histoire ancienne de la relation du narrateur à la Fille qui surgit. Histoire qui n'est pas donnée immédiatement, c'est toute la force de la construction inventée par Éric Marty, et donc rapportée à des lectures extérieures à sa logique, mais bien placée sous le signe de cette lecture première, depuis le regard imposé par la Fille.

Avec le souvenir d'années antérieures reviennent alors des journées que le narrateur peut raconter non pas dans le déroulement des faits seulement, mais suivant cette logique du monde inversé, où le regard affronte ce dont il devrait se détourner. Monde de l'enfance

équivoque et habité par des forces qui n'ont aucun rapport avec ce que retient l'histoire habituelle d'une enfance : le narrateur se souvient de monsieur Schwul, enseignant étrange, aussi pitoyable que tragique, et des expériences que celui-ci lui a fait connaître à l'école, comme la dissection d'une mouche, chaque élève ayant sa mouche, se débrouillant plus ou moins bien avec les opérations à effectuer, coupant au mauvais endroit, ou pas, devant cet insecte qui devient à la fois ce qui est donné à voir, à comprendre, à maltraiter pour établir le règne de la raison qui approprie, qui classe, et ce qui fait échouer cette opération, renvoyant chacun au mystère de sa maladresse, de sa peur et de son effarement devant ce cadrage soudain sur une marge du monde brutalement accessible, les mouches qui passent mais s'en vont, fréquentent et connaissent des lieux dont les personnages se détournent.

Avec cette époque ancienne, ce sont alors des événements importants qui resurgissent. Ces événements qui, racontés pour ce qu'ils sont, n'auraient eu que l'évidence des faits, mais qui, emportés par ce regard du narrateur offert à la Fille, sont restitués dans la force de l'égarement auxquels les enfants autant que les adultes ont eu affaire. Alors, après ce retour au passé, reviendra le présent. Si le narrateur a sauvé la Fille, à l'issue du livre, c'est avant tout par son récit. Car toute la puissance de ce roman, sa remarquable originalité autant que la force de son écriture, tient à ce qu'au lieu de dénoncer, il aura tenu, de bout en bout, une exigence autrement plus difficile : préserver cet autre regard, qui voit le monde et ce village parce qu'il a vu la Fille.

Voir sera également l'enjeu, mais d'une autre manière, du très beau récit, *les Palmiers sauvages*, que publie également Marty, dans un travail réalisé avec le Frac Aquitaine, à partir de photographies de Laurent Kropf. Récit où résonnent les formes géométriques entièrement blanches des images de Kropf, dans les draps, les nappes dont le blanc à la fois occulte et permet le regard. ■

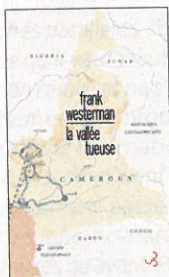
Laurent Zimmermann

Mais pourquoi meurt-on ?

Le Néerlandais Frank Westerman cartographie les méandres d'une mystérieuse tragédie africaine.

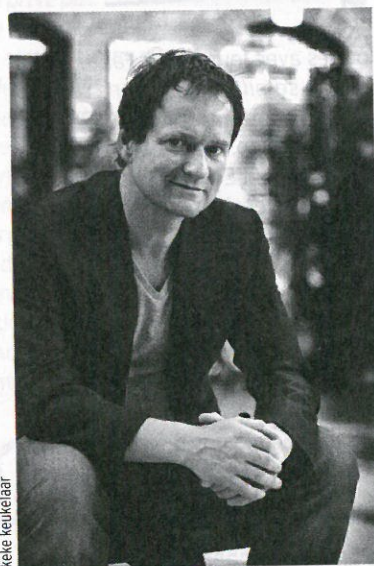
Yaoundé, le 25 août 1986. Dans une vallée retirée de l'ouest du Cameroun, 1 200 personnes au moins sont mortes pour une cause encore inconnue. »

Sans fioritures, une dépêche de l'agence Reuters ouvre ce récit enquête. Les faits sont là, bruts, inexplicables, réels. La tragédie s'est produite dans la vallée de Nyos, à 300 km environ au nord-ouest de la capitale camerounaise, dans la nuit du 21 au 22 août, il y a presque trente ans. « La plupart des victimes semblent avoir péri pendant leur sommeil. On ne relève aucune trace de destruction, ni sur les habitations ni sur les plantations. » En revanche, les animaux sont tous morts, chiens, vaches, oiseaux, insectes... « Le soir du 21, une explosion a été entendue dans les alentours. Des témoins disent avoir vu les eaux claires du lac Nyos, tout proche, se colorer en



La Vallée tueuse de Frank Westerman, traduction d'Annie Kroon, Christian Bourgois, 390 p., 20 €.

rouge après qu'un coup de vent soudain eut causé des vagues gigantesques. » Grand reporter devenu romancier, le Néerlandais Frank Westerman entend non seulement relater l'événement, mais encore



keke leuclaaar

en épuiser les multiples interprétations. En cela réside l'originalité de ce livre inclassable et sa folle ambition. Phénomène géologique, châtement divin, essai nucléaire, revanche magique des esprits ? Ne pas se fier à l'humilité de l'écriture : Frank Westerman veut tout dire, tout comprendre - rien de moins. Le plus extraordinaire est qu'il y parvient : il y a chez cet ancien correspondant de presse un fantôme d'exhaustivité qui rappelle Georges Perec. L'auteur raconte la monumentale querelle scientifique qui a opposé Haroun Tazieff aux vulcanologues anglo-saxons menés par l'Islandais Sigurdsson. Car « les hommes sont vaniteux. Ils veulent asseoir leur réputation », par conséquent il n'est pas de vérité scientifique sans rapports de pouvoir, montre tranquillement l'enquêteur. Parallèlement, des « faiseurs de mythes » ont « fourbi la fable de l'essai nucléaire [américain] dans la vallée de Nyos pour dénoncer l'exploitation bien réelle du Cameroun anglophone ». Moralité, « les histoires évoluent, elles sont élaborées puis transformées », et Westerman n'a pas son pareil pour en cartographier les méandres. ■ ÈVE CHARRIN

Un garçon pas comme les autres

Dans le village de Landon, à l'extrême nord de la France, celui qu'on appelait « la fille » était déjà depuis longtemps la proie de nombreux hommes » : dès la première ligne du roman d'Eric Marty s'enclenche le mécanisme terriblement simple d'une tragédie contemporaine, identitaire. Claudie, un tout jeune homme blond à la voix et aux manières féminines, suscite le trouble de sa famille, de ses enseignants et surtout du narrateur, jusqu'à entraîner peu à peu tout un village laissé à la périphérie du monde dans une série de drames abjects. Haïe autant que désirée, catalyseur de toutes les trahisons, « la fille »

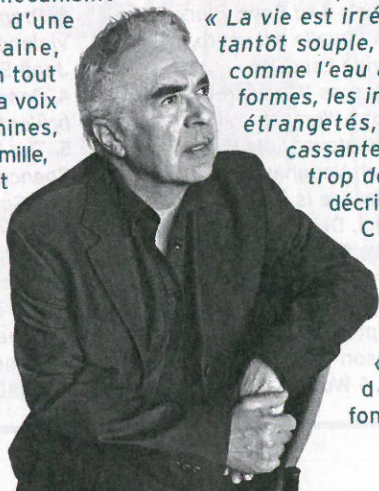
révèle à chacun ses ambiguïtés, dans un roman qui est à la fois une exploration de ce que la théoricienne Judith Butler nommait « le trouble dans le genre » et le récit d'un fait divers sordide causé par une forme rarement évoquée d'exclusion.

« La vie est irrégulière, [...] tantôt souple, s'adaptant, comme l'eau à toutes les formes, les incidents, les étrangetés, [...] tantôt cassante, fragile par trop de rigidité », décrit le narrateur.

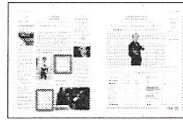
Claudie, qui relève en un sens ce que Barthes nommait « le neutre », dérange le fonctionnement

des pronoms autant qu'il désorganise les catégories romanesques du roman. Tour à tour cruel et délicat, tranchant et euphémistique, naturaliste et lyrique, pervers et candide, opaque et extatique, le récit, mené par un narrateur tout aussi mystérieux que son personnage, entrelace avec une fausse transparence des temporalités et des registres différents, en glissant du récit d'initiation à la chronique sociale, de la prose poétique au roman noir. Que de tumultes intérieurs, que de sentiments insaisissables et d'innocences maltraitées cache ainsi ce que Baudelaire appelait généreusement « le vert paradis des amours enfantines » : un roman à lire comme une fable complexe, mais aussi, dans le contexte politique qui est désormais le nôtre, comme un rappel, comme un avertissement. ■

ALEXANDRE GEFEN



La fille d'Eric Marty, Seuil, 294 p., 19 €.



ROMAN

LA FILLE

PAR ERIC MARTY

Seuil, 294 p., 19 euros.

On ne naît pas fille, on le devient. Dans l'extrême nord de la France, dans le village imaginaire de Landon, village de pluies et de déréliction, c'est ce destin déroutant que suit depuis l'enfance un garçon à la longue chevelure blonde, à la silhouette féminine, qui attise le désir autant que le mépris. Surnom : Claudie. Le narrateur, au début de l'adolescence, vit avec elle une touchante idylle ; mais des événements tragiques les sépareront pendant dix ans. Lorsqu'ils se retrouvent, Claudie est, plus encore qu'avant, la proie des féroces habitants de Landon. Dans une habile confusion des genres et des sentiments, un style brutal et poétique, Eric Marty donne un troisième roman plein de tendresse et de cruauté haletant. **LEO LANDON**



Si le grain ne meurt

5 mars > ROMAN France

Un roman exceptionnel, sur les perversions de l'adolescence.

Par son thème, le malaise « générique » d'une jeune fille née dans un corps de garçon, dans un certain Nord de la France en proie à la paupérisation, à l'alcoolisme et à la délinquance, par ce mélange de violence et de perversité, *La fille* fait penser au roman d'Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 2014). On pourrait également évoquer Simenon, pour l'atmosphère glauque et l'aspect fait divers. Les comparaisons s'arrêtent là. **Eric Marty** a construit un roman bien à lui, puissant, porté par une écriture précieuse, presque proustienne.

Dès leur enfance commune, le narrateur, orphelin de père, milieu modeste et oppressant, famille nombreuse, est tombé amoureux – platonique – de son ami, un garçon que tout le monde appelle Claudie et qui va vite prendre l'habitude de se travestir en fille. A Landon, ce bout du monde abandonné même de la SNCF, tout le monde le sait, se moque mais sans plus. Jusqu'au jour où Claudie commence à faire courir sur l'instituteur, M. Schwul, un vieux Flamand jamais vraiment accepté par la population, des rumeurs de propositions obscènes, d'attouchements, puis simule même

une agression sexuelle. Il n'en faudra pas plus à son père, accompagné de complices aussi imbibés que lui, pour se faire « justice ». On retrouvera le corps du vieil homme dans un étang. Mais le narrateur, lui, connaît la vérité. Il sait que Claudie a menti, et il a vu les assassins à l'œuvre, qu'il dénonce à la police.

Dix ans plus tard, alors que, englué à Landon, il est devenu une espèce de SDF, assistant de loin à la métamorphose de Claudie, qui joue les strip-teaseuses au bistro du village pour le plus grand plaisir des trois frères Palacio, dangereux, voleurs et proxénètes, mais sans plus avoir eu de contacts avec elle, il se trouve assister à une soirée sinistre qui se terminera par une échappée, puis une espèce de western tragique.

Construit en trois actes, comme une tragédie justement, avec flash-back, *La fille* est une superbe réussite littéraire. **J.-C. P.**

